

Le mardi

RUTH SCHWEIKERT

Chère Madam schnell, malgré ma demande de vous parler en personne j'ai dû prendre hier soir un rendez-vous auprès de votre secrétaire pour aujourd'hui 15h30

Chère Madame Schnell, hier soir à 18h15 votre secrétaire m'a appelée pour me dire que nous devons convenir d'un rendez-vous pour discuter des résultats des analyses Et aloooors? demande A., avec son amical souvenir

Chère Ruth, J'aimerais bien rattraper notre rendez-vous manqué. À quel moment ça t'irait...? La semaine prochaine je pars au ski. Cette semaine? Ou après? J'espère que tu vas bien.

Chère Madame Schnell J'aimerais bien que vous m'appeliez. Je préfère mille fois discuter des résultats avec vous au téléphone plutôt que d'attendre jusqu'à 15h30

Mardi 9 février 2016, 13h22; vêtue d'un manteau d'hiver, je suis devant le café Zur Weltkugel et fume ce qui sera peut-être ma dernière cigarette; je l'ai sortie, les mains engourdies, du paquet à peine entamé aux rayures bleu ciel et blanches, on dirait un tissu pour une robe d'été ou une couverture de bébé; Parisienne Ciel est la plus légère des Parisiennes sur le marché, mais pour autant pas moins nocive à ce qu'on dit, parce qu'on inhale les substances toxiques plus profondément en forçant le passage du filtre; chaque fois qu'on tire sur la cigarette des nitrosamines, des goudrons, du polonium 210, de la nicotine, du benzopyrène, et bien d'autres substances pénètrent dans les quelque trois millions d'alvéoles pulmonaires accrochées par grappes compactes aux bronchioles (c'est du moins ainsi que je me l'imagine); ce sont de toutes petites et délicates bulles dans lesquelles se nichent les substances toxiques, et où se font les échanges gazeux pulmonaires pour alimenter l'organisme en molécules d'oxygène dont il a besoin en permanence; sept secondes d'une vie passent avant que les premières molécules de nicotine ne franchissent la barrière hémato-encéphalique et ne s'accrochent aux récepteurs de l'acétylcholine de certaines cellules nerveuses, et cela tandis que moi je récite en pensée mes éventuels anniversaires à venir, cinquante-deux, cinquante-trois, cinquante-quatre, cinquante-cinq, cinquante-six, cinquante-sept, cinquante-huit; une sorte de comptine comme je m'en récite parfois par pur ennui, quand je poireaute devant un feu rouge, ou quand je dois monter à vélo la sempiternelle rampe du quartier de Selnau; chaque seconde en plus ça fait une année de plus à vivre; ou encore comme il y a dix jours, après avoir détecté sous la douche un nodule de la taille d'un petit pois en palpant la face interne du sein gauche, je me retrouve dans une cuisine à Bergen-Enkheim pour recevoir le prix littéraire de la ville à ouvrir le robinet de l'évier: ça ruisselle, ça coule, ça dégringole, combien de temps faut-il, combien de secondes jusqu'à ce que l'évier déborde?

Un matin d'été à Paris, certes il pleut, mais c'est quand même un matin d'été dans un café parisien; je suis assise en terrasse; le garçon pose un capuccino et une tartine sur ma table, un morceau de baguette tout frais, généreusement beurré, avec une petite coupelle de confiture sans couteau, juste une cuillère; c'est sans doute la première fois depuis le diagnostic que je m'autorise quelque chose d'aussi mauvais pour la santé. Le café est situé dans une petite rue du Marais, il y a peu de monde qui circule, juste une dame d'un certain âge, qui s'arrête pile devant le café et commence effectivement à nourrir les pigeons. Le garçon arrive aussitôt et le lui interdit, mais au lieu de lui répondre, elle me regarde et me lance: «Nous sommes en guerre, Madame, oui je suis en révolte»; entre-temps un deuxième garçon a expédié les miettes et quelques mégots dans le caniveau à coups de balai; les pigeons se sont envolés, à l'exception d'un seul; l'essentiel étant que le trottoir soit propre; mais la vieille est toujours là, son sachet ouvert à la main, sur quoi le garçon réitère avec insistance son interdiction, mais la femme lui réplique: «Mais vous êtes qui pour me donner des ordres? Allez, mange!» Et de jeter au pigeon qui accourt aussitôt les restes émiettés de son petit pain, puis elle replie son sachet, le fourre dans son sac avant de continuer son bonhomme de chemin.

Plus tard l'inflexible râleuse revient pour distribuer ses miettes. Cette fois personne ne proteste.

Ça fait plusieurs fois que j'essaie de te joindre sur le portable (à la maison un de tes fils m'a répondu) mais bien sûr tu es trop occupée.

Mardi 9 février 2016, 13h28; vêtue d'un manteau d'hiver, je suis devant le café Zur Weltkugel et fume une deuxième cigarette qui sera peut-être ma dernière; c'est la pause-déjeuner.

(...)

Mais nous sommes encore en février, en hiver; même si les jours s'allongent sensiblement, il fait froid et il y a du vent, et pour l'instant je suis là à attendre l'appel éventuel de la doctoresse, tout en reluquant le nombre impressionnant de passants qui traversent à pas rapides le Schanzengraben, sous le Bärenbrüggli; des hommes soignés en costumes sombres, taillés près du corps, chemises blanches et cravates, la plupart parlent dans leur kit mains-libres,

et dessinent en l'air des châteaux en Espagne qu'ils évoquent sans doute dans leurs conversations; les femmes dont le tailleur deux-pièces dépasse de leur manteau d'hiver, perchées sur des talons, font le double de pas de leurs collègues masculins pour rester à leur hauteur.

Mardi 9 février 2016, 13h34; vêtue d'un manteau d'hiver, je suis devant le café Zur Weltkugel et fume une troisième cigarette qui sera peut-être ma dernière; nous nous sommes réparti les tâches; Ariel a pris les garçons, moi je travaille avec les filles, même si j'ai pris Onur pour un garçon jusqu'à ce qu'en sortant des toilettes pour dames, elle soit venue vers moi. Avec ses bouclettes noires, sa voix grave, son corps trapu, pas facile de deviner des contours sous un pull noir à capuche. Ils sont répartis en deux groupes, l'un écrit une histoire d'assassinat, l'autre une histoire d'amour hautement dramatique également reliée à la thématique du meurtre; c'est le sujet sur lequel les quinze élèves d'une classe de cinquième se sont mis d'accord hier. Lenya et Onur étaient les chefs de file dès le début; l'histoire est déjà toute prête dans leur tête et elles n'attendent qu'une chose de moi: que j'entraîne les autres dans leur sillage, que je donne à chacune des participantes un exercice d'écriture peau né qui s'accorde en tout point à leurs préférences et leurs possibilités, ainsi le résultat est fixé d'avance.

Mardi 9 février 2016, 13h38; vêtue d'un manteau d'hiver, je suis devant le café Zur Weltkugel et prends peut-être la dernière taffe de ma troisième et peut-être dernière cigarette, en attendant l'appel du médecin; la Parisienne Ciel dans la main droite, et la clé d'accès au monde dans la gauche, les yeux braqués sur l'écran qui ne s'ouvre sur rien; il ne reflète que mon propre visage, j'y vois de la fatigue, devinée plus que ressentie; des cernes sous les yeux grands comme des demi-cercles d'eau, comme si mes prunelles étaient déjà irrémédiablement englouties par les vagues océaniques qui m'attendent derrière l'écran de mon portable: résultats, diagnostics, statistiques, opinions, diagnostics, statistiques, opinions.

Je ne veux pas, me dit une voix, je ne veux pas de cancer du sein, tandis que je pousse de toutes mes forces la lourde porte en bois; je franchis le seuil, je sais qu'ils sont là, G. et R., les fondateurs du Labo des jeunes plumes en herbe, eux aussi font la pause-déjeuner, un sandwich à la main, devant leurs écrans. Nous nous fréquentons depuis plus de vingt ans, pour le travail et bien d'autres choses, nous sommes collègues et à peu près du même âge, nos chemins se croisent souvent dans des lieux et contextes variés, lors d'événements publics ou privés, c'est ainsi que nous avons noué quelque chose comme de l'amitié; je ne veux pas d'un cancer du sein, je ne veux pas, mais à qui je m'adresse là, avec qui je parle, qui j'appelle, où se trouve le destinataire compétent pour formuler un tel vœu? Avant que je ne m'effondre, G. m'avance une chaise sous les fesses, puis la honte m'envahit.

Et puis la honte m'envahit; elle vient de loin, monte sans détours des tripes, plus ancienne que tout autre souvenir, elle remonte et me brûle l'œsophage;

je me ratatine, redeviens un nourrisson, une petite chose qui n'est pas encore venue au monde.

Les yeux et de l'un et de l'autre s'ouvrirent, ils commentent qu'ils étaient nus, et ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures.

J'ai un cancer, un cancer du sein, des nichons pourris, comme le dira plus tard un ami, qui vingt ans auparavant m'avait assuré en passant: tu n'es pas le type à développer un cancer, et je l'ai cru sur parole, j'ai pris la phrase que lui avait oubliée depuis longtemps pour une prophétie, pour un oracle sorti d'une bouche compétente, juste parce que je le crois plus intelligent que moi. Il y a des chiens renifleurs capables de flairer la honte et la pourriture, la tumeur, la multiplication des cellules qui s'est développée en moi, que j'ai développée; il y a des chiens renifleurs, grâce à mon haleine ils repèrent; j'ouvre à peine la bouche et ça leur coupe le souffle.

J'ouvre à peine la bouche, et la honte m'assaille, la honte, elle me verse son acide dans le tube digestif, elle me prive de mots, parcourant mes nerfs elle fait irruption dans mes yeux, regardez-moi, je suis aveugle;

J'ai été aveugle et sourde, arrogante, suffisante, une idiote, qui ne se connaît pas elle-même, qui ne connaît pas son propre corps qui défaille

Et c'est comme si quelque chose s'était révélé, un secret qui éclate au grand jour.

Le 9 février 2016 à 13h43 ruth.schweikert a écrit:

Malheureusement maligne

J'ai rendez-vous à 15h30

Et Merde, ma chère Ruth Bien sûr que non. Ne pars pas battue!!!

(...)

Une femme que je ne vois que de dos: robe légère (nous sommes en été), chaussures à talons, silhouette svelte, allure altière, une robe toute droite, avec une petite fente, comme un sac renversé, comme si le sac portait son mannequin; elle est jeune, me dis-je, ou presque jeune, le claquement de ses talons est régulier, la robe de couleur claire, le printemps, me dis-je, vert tilleul, je la suis, suis le claquement de ses chaussures sur l'asphalte déjà brûlant; elle marche en direction de l'arrêt du tram; je la suis et aimerais lui dire –

Je la suis et aimerais lui dire qu'il y a un an j'étais dans le même état qu'elle avec en haut du bras droit un filet blanc qui fixe le cathéter PICC line à la peau, le filet blanc qui empêche le cath de se balader; sur la tête elle porte un fichu coloré noué en turban, des couleurs extrêmement vives, un motif oral –

Puis elle monte dans le tram, direction hôpital Triemli.

Traduit de l'allemand par Yasmin Hoffmann..

biblio

Ohio

Roman, tr. Yasmin Hoffmann et Maryvonne Litaize, Ed. Métailié, 2009.

La Poupée fourrée

Nouvelles, tr. Erika Scheidegger, Editions de l'Aire, 2001.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse.

Voir www.lecourrier.ch/articles/inédits

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève.

Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève de la Fondation CÉrtli, de l'Association [ch]litterature.ch] et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.



PHOTO YVONNE BÖHLER

bio

L'AUTEURE Ruth Schweikert est née en 1964 à Lörrach (Allemagne) et a grandi à Aarau. Elle enseigne l'écriture créative à l'Institut littéraire suisse de Bienne. De 2008 à 2012, elle a assuré la présidence de Suisseculture, association faitière des organisations des professionnels de la culture en Suisse. En 2015, elle était candidate sur la liste «Art+Politik» pour les élections du Conseil national. Ruth Schweikert a reçu de nombreux prix, entre autres un Prix suisse de littérature en 2016, ainsi que le Prix littéraire de Soleure et le Prix des arts de la Ville de Zurich pour l'ensemble de son œuvre (titres traduits en français ci-contre). Le texte publié ici paraîtra en mai prochain dans la revue suisse d'échanges littéraires *Viceversa Littérature* 12, «Pas de honte à ça» (Ed. Service de Presse Suisse / En bas).

LA TRADUCTRICE Yasmin Hoffmann est traductrice littéraire (Elfriede Jelinek, Alfred Döblin, Christa Wolf, Ruth Schweikert) et professeure de littérature moderne et contemporaine à l'Université Paul Valéry de Montpellier. Elle évoque les particularités de sa traduction de Ruth Schweikert dans un texte à découvrir sur notre site.